

FIGARO ILLUSTRÉ



La Dryade

Par MARC ANTIGNA

PUBLICATION MENSUELLE

23^e Année — N^o 187

Octobre 1905

26, RUE DROUOT (IX^e)

Ayuntamiento de Madrid

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50

Abonnement d'un an :

France..... 36 francs
Etranger (Union postale) 42 —



Les Pères Chartreux

expulsés de France fabriquent
maintenant à TARRAGONE
(Espagne) leur liqueur bien
connue.

* * * Cette fabrication se
continue selon les procédés
dont ils ont gardé le secret.

* * * La forme seule de la
bouteille a changé.

* * * Regardez-la bien pour
ne point la confondre.

* C'est cette bouteille qu'il
faut exiger en demandant
la liqueur fabriquée à
Tarragone par les PÈRES
CHARTREUX.

Publ. cit. et Clichés HUGUET, MINART & Co.
1, rue Scribe, Paris



RÊVE D'OSSIAN

PARFUM PÉNÉTRANT

L. LEGRAND

11, Place de la Madeleine
PARIS

LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4^e 50 Fr. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris

Galerie de Gravures anciennes
DU XVIII^e SIÈCLE
Georges MAYER, 52, Faub. St-Honoré, PARIS

1720 - 1760
CHOCOLAT LOMBART
Au Fidèle Berger
CHOCOLATS
BONBONS
CONFISERIE FINE
DRAGÉES - BAPTÊMES
9, Boulevard de la Madeleine
USINE ET BUREAUX
75 Avenue de Choisy
PARIS

Chemin de Fer d'Orléans

EXCURSIONS

En TOURAINE, aux CHATEAUX des BORDS de la LOIRE
ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de Saint-Nazaire au Croisic & à Guérande

1^{re} ITINÉRAIRE

1^{re} Classe 86 francs — 2^e Classe 63 francs
DURÉE : 30 JOURS

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours —
Chenonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour
à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes
— Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande, et retour
à Paris via Blois ou Vendôme, ou par Angers et
Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2^e ITINÉRAIRE

1^{re} Classe 54 francs — 2^e Classe 41 francs
DURÉE : 15 JOURS

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours —
Chenonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour
à Tours — Langeais, et retour à Paris, via Blois
ou Vendôme.

Ces billets sont délivrés toute l'année

A Paris, aux gares d'Orléans (quai d'Orsay) et d'Austerlitz,
aux Bureaux succursales de la Compagnie

Et à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans
Pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance

CRÉATION D'UN NOUVEAU TRAIN RAPIDE

Entre Paris, Toulouse et vice versa.

Le nouveau service de trains que la Compagnie d'Orléans vient de mettre en vigueur comporte, pour Toulouse et la région environnante, d'importantes améliorations grâce à la création d'un nouveau train rapide d'été comprenant des 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

Ce train partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 heures du soir et de Paris-Austerlitz à 7 h. 9 arrive à Montauban à 5 h. 16 du matin et à Toulouse à 6 h. 5 du matin. Au retour, il part de Toulouse à 11 h. 37 du soir, de Montauban à 12 h. 28 du matin et arrive à Paris-Austerlitz à 10 h. 24 du matin et à Paris-Quai-d'Orsay à 10 h. 33.

Ces trains établissent également de nouvelles communications entre Paris, Brive et Toulouse via Capdenac. Départ de Paris-Quai-d'Orsay à 7 heures du soir, arrivée à Capdenac à 4 h. 28 du matin et à Toulouse à 8 h. 47 du matin. Dans l'autre sens, en partant de Toulouse à 6 h. 37 du soir, on rejoint à Capdenac l'express arrivant à Paris-Quai-d'Orsay à 10 h. 33 du matin.

AVIS

Dans un de nos précédents numéros, nous avons fait connaître à nos lecteurs diverses facilités que la Compagnie d'Orléans se proposait d'accorder aux voyageurs partant de Paris par la gare du Quai d'Orsay.

Ces dispositions approuvées par l'Administration supérieure ont été mises en vigueur à la date du 26 Août dernier.

Les voyageurs auront donc, maintenant, la faculté de prendre leurs billets et faire enregistrer leurs bagages dans les bureaux situés, 8, rue de Londres, 8, rue Saint-Florentin et 21, rue du Bouloi, comme à la gare du quai d'Orsay elle-même. Ils pourront, en outre, y déposer leurs colis à main, à pied ou en omnibus, en arrivant à la gare du quai d'Orsay lorsqu'ils s'y rendront pour prendre leur train. L'heure limite de remise des bagages dans les bureaux ci-dessus est fixée :

A 8 h. 1/2 du matin pour les trains de la matinée, à partir du rapide de Bordeaux (départ 9 h. 49) ;

A 5 h. du soir pour les trains de la soirée, à partir du rapide de Toulouse (départ 7 h.) et pour ceux du lendemain matin partant avant 9 h. 1/2.

Les voyageurs auront enfin la possibilité de faire transporter leurs colis de leur domicile au bureau par les soins de la Compagnie. Ils n'auront plus ensuite à se préoccuper de leurs bagages et pourront se rendre à la gare, au besoin à pied ou en omnibus, en arrivant seulement quelques minutes avant le départ de leur train. La Compagnie perçoit pour ce service :

1^{er} Colis remis au bureau de ville et transportés à la gare du Quai d'Orsay :

1 colis 0 fr. 25

2 colis 0 fr. 40

par colis en plus de deux 0 fr. 10

2^e Colis pris à domicile et transportés à la gare du Quai d'Orsay par l'intermédiaire du bureau de ville :

1 colis 0 fr. 75

2 colis 1 fr. 20

par colis en plus de deux 0 fr. 30

Ce dernier service ne sera assuré par la Compagnie que dans la limite des moyens dont elle dispose dans chacun de ses bureaux de ville et dans un rayon de 500 mètres autour de chacun d'eux.

RELATIONS RAPIDES

entre Paris, Bordeaux, Biarritz, Dax, Pau

En vue de faciliter les relations entre Paris-Bordeaux et les stations thermales et hivernales des Pyrénées, la Compagnie d'Orléans a apporté les améliorations suivantes à son service des trains de la ligne de Paris à Bordeaux :

1^{er} En mettant en marche un nouveau train rapide 31 (1^{re} et 2^e classes) qui part de Paris-Quai-d'Orsay à 8 h. 7 du soir et arrive à Bordeaux-Saint-Jean à 4 h. 14 du matin, à Dax à 6 h. 47, à Biarritz à 7 h. 53 et à Pau à 8 h. 30 du matin. Ce train ne prend toutefois pour Bordeaux que les voyageurs de 1^{re} classe.

2^e En accélérant notablement la marche du train express 33 (1^{re}, 2^e et 3^e classes) qui part maintenant de Paris à 10 h. 23 du soir et ne met plus que 8 h. 40 pour effectuer le trajet de Paris à Bordeaux.

Il existe encore un autre train express (1^{re}, 2^e et 3^e classes) partant de Paris à 8 h. 27 du soir pour arriver à Bordeaux à 6 h. 23 du matin.

Tous ces trains contiennent des voitures à couloir, des wagons lits-toilette et des wagons compartiments-couchettes qui permettent d'effectuer le parcours de Paris à Bordeaux, la nuit, dans d'excellentes conditions de rapidité et de confort.

Chemin de Fer de l'Ouest

PARIS A LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE & NEWHAVEN
Par la gare Saint-Lazare

SERVICES RAIDES DE JOUR ET DE NUIT

Tous les jours (Dimanches et fêtes compris) et toute l'année
Trajet de jours en 8 h. 1/2 (1^{re} et 2^e classe seulement)

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples valables pendant 7 jours

1^{re} Classe 43 fr. 25

2^e Classe 35 fr. 75

3^e Classe 23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables pendant 1 mois

1^{re} Classe 82 fr. 75

2^e Classe 58 fr. 75

3^e Classe 41 fr. 50

Ces billets donnent droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours.

Départs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 m. 9 h. 30 s.

Arrivées : London-Bridge 7 h. 30 m.

à Londres : Victoria 7 h. 00 s. 17 h. 30 m.

Départs : Victoria 10 h. 00 m. 9 h. 10 s.

de Londres : London-Bridge 7 h. 10 s.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 41 s. 17 h. 05 m.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice-versa comportent des voitures de 1^{re} classe et de 2^e classe à couloir avec W.C. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.C. et toilette. La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

BILLET D'ALLER & RETOUR A PRIX RÉDUITS

La Compagnie fait délivrer toute l'année, de toute gare ou halte à toute gare ou halte du réseau de l'Ouest, des billets d'aller et retour, en 1^{re}, 2^e et 3^e classes, aux prix suivants :

1^{re} classe 0 fr. 168 } par voyageur

2^e classe 0 fr. 12096 } et par

3^e classe 0 fr. 07848 } kilomètre

La durée de validité de ces billets est fixée ainsi qu'il suit :

2 jours pour les parcours jusqu'à 60 kil., 3 jours pour les parcours de 61 à 100 kil., au-dessus de 100 kil., un jour en plus par 100 kil. ou fraction de 100 kil.

Les délais indiqués ci-dessus ne comprennent pas les dimanches et jours de fête ; la durée de validité des billets est augmentée en conséquence ; ils sont calculés de minute à minute et le coupon de retour est valable, même par un train arrivant à destination le lendemain de l'expiration du délai ci-dessus indiqué, pourvu que le départ du voyageur ait lieu avant minuit. La durée de

validité des billets d'aller et retour peut être, à deux reprises, prolongée de moitié moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 % du prix du billet.

La demande de prolongation peut être faite même lorsque la durée de validité primitive ou la première période de prolongation est expirée.

Cartes d'Abonnement sur le réseau

La Compagnie fait délivrer toute l'année, par toutes ses gares, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles de 1^{re}, 2^e et 3^e classe. Ces cartes sont valables pour un mois, trois mois, six mois, neuf mois et une année. Les abonnements d'un mois sont délivrés à une date quelconque ; ceux de trois mois, six mois, neuf mois et un an partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique parcourue. Le montant des cartes d'abonnements d'un mois et de trois mois doit être réglé en entier et d'avance. Pour les cartes de six mois, de neuf mois et d'une année, les abonnés ont la faculté de régler le montant de leur abonnement soit immédiatement, soit par paiements échelonnés. L'abonné a le droit de circuler entre toutes les gares comprises dans les parcours indiqués sur sa carte.

Abonnements de famille

Tout abonné qui souscrit, en même temps que l'abonnement qui lui est propre, un ou plusieurs autres abonnements en faveur de personnes habitant avec lui sous le même toit (membres de sa famille ou domestiques) bénéficie pour ces cartes supplémentaires de réductions variant entre 10 et 25 %, suivant le nombre de cartes délivrées. Ces abonnements peuvent être de classes différentes.

VOYAGE CIRCULAIRE en BRETAGNE

BILLET D'EXCURSION A PRIX RÉDUITS

Delivré toute l'année, valable 30 jours

1^{re} Classe, 65 francs — 2^e Classe 50 francs

ITINÉRAIRE : Rennes, Saint-Malo, Saint-Servan, Dinard, Dinan, Saint-Erme, Guingamp, Lannion, Morlaix (1), Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon (1), Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.

BILLET SPECIAL DE PARCOURS COMPLÉMENTAIRES

Il est délivré de toute station des réseaux de l'Ouest et d'Orléans située à 50 kilomètres (ou moins) (ou contre paiement de la taxe applicable à 50 kilomètres), de l'itinéraire du voyage circulaire en Bretagne, des billets spéciaux de 1^{re} et de 2^e classe, comportant une réduction de 40 p. 100 sur le prix ordinaire des places, pour aller rejoindre l'itinéraire du voyage circulaire et pour rentrer au point de départ ou se rendre sur toute gare des réseaux de l'Ouest et d'Orléans. Le billet d'aller, pour rejoindre l'itinéraire du voyage circulaire en Bretagne, doit être demandé en même temps que celui du voyage circulaire et au moins quatre jours à l'avance. Le billet de retour est délivré sur la présentation du billet circulaire et aux gares situées sur l'itinéraire de ce voyage où le voyageur compte commencer son voyage de retour.

(1) Il est délivré pour l'extension de l'itinéraire de Guingamp à Paimpol et retour, de Guingamp ou Morlaix à Carhaix avec retour facultatif sur Guingamp ou Morlaix, et de Quiberon à Belle-Ile-en-Mer (le Palais), et retour, des billets d'aller et retour à prix réduits. Ces billets donnent droit à l'arrêt facultatif aux gares intermédiaires. Leur durée de validité expire en même temps que celle du voyage circulaire.

Fiançailles en musique

NOUVELLE INÉDITE DE GEORGES LECOMTE

DÉCIDÉMENT elle a autant de goût que de séduction, ma gracieuse voisine ! murmurait M. de Peyrilhac, se laissant charmer (tandis que son coiffeur, d'un peigne habile, lui jardinait la chevelure) par les harmonies profondes dont M^{lle} Lucienne Vigneulles faisait gronder son piano, à l'étage supérieur qu'elle habitait avec ses parents.

C'était pour elle le passe-temps de tous les matins. A peine levée, comme un oiseau jaseur chantant sa joie dans le clair azur, elle se hâtait de traduire en rythmes allègres son bonheur de vivre, sa jeune espérance, en phrases plus profondes les mélancolies passagères qui ridaient parfois la paix limpide de son cœur, en plus frémissants accords son désir, bien impérieux à certains jours, d'un fiancé, d'un époux. Certes elle n'avait pas assez le don créateur pour tirer d'elle-même l'expression musicale de ses émois. Comme tant d'autres gentilles âmes pareilles, c'est par les plaintes ou les cris d'allégresse des grands compositeurs qu'elle traduisait ses propres sentiments.

En reconnaissant, sous le ratissage de son coiffeur, au milieu de ses baillements d'oisif fourbu qui s'est couché tard, les mérites musicaux de sa voisine, M. de Peyrilhac donnait donc une preuve de son bon goût.

Si, d'habitude, ses matins avaient été moins torpides et moins engourdies ses pensées, depuis trois ans bientôt qu'il occupait cet appartement au-dessous de la musicienne, quel fin

plaisir ne se fût-il pas offert en suivant au jour-le-jour, par la simple audition des morceaux, les lentes métamorphoses ou les caprices de cette jeune sensibilité ! Un raffiné pouvait-il rêver plus émouvant affût ? N'était-ce pas un peu, ce guet attendri des soupirs d'une vierge les modulant par les accords de son piano, comme si, à travers une mystérieuse vapeur d'aurore, on surprenait soudain le reflet d'une biche dans l'onde où silencieusement elle vient boire ?

Mais si M. de Peyrilhac, resté délicat malgré la fête ou il s'évertuait, n'était pas complètement flétri, du moins avait-il pour de



ILLUSTRATION

DE J. BESSON



telles divinations psychologiques, l'âme un peu trop caracolante. Aussi, bien qu'il aimât la musique, celle de M^{lle} Lucienne Vigneulles n'avait-elle guère été pour lui jusqu'à ce jour qu'un harmonieux accompagnement à des souvenirs, à des calculs, à des espoirs sans le moindre rapport avec les états d'âme d'une vierge! C'est tout juste si, quelques matins de hargne, il n'avait pas maudit la structure parcimonieuse et traîtresse qui fait des maisons de Paris autant de ruches à vacarme et révèle aux voisins, non seulement les détails de notre vie intime, mais jusqu'aux troubles les plus secrets du cœur! Irritations fort rares du reste, car M. de Peyrilliac était trop affairé pour avoir le temps de se montrer grincheux et, en vérité, c'est tout au plus si, d'ordinaire, il percevait le tintamarre, désormais familier pour lui, des gammes de M^{lle} Vigneulles.

Pourquoi les eût-il écoutées d'un esprit moins distrait puisque, sans relations avec ses voisins, il n'avait fait que saluer Lucienne au hasard des rencontres dans l'escalier? Et si son regard bleu, ses frisettes d'or caressant le frais ovale rose de ses joues lui avaient donné au passage l'agréable impression d'une jolie vierge de légende, cette impression trop brève n'avait pas été si vive qu'il brûlât de s'introduire chez son voisin, heureux père de la blonde musicienne. Il savait simplement que M. Vigneulles, dont parfois, à certains jours de cérémonie, il avait entrevu sous le porche la rouge cravate de Commandeur, était un dignitaire de l'État. Mais qu'importaient les grades à un oisif qui, fier de la gloire et de la fortune accumulées jadis dans sa famille, n'avait jamais ambitionné que des succès de salons et de turf?

Cependant, depuis la veille, le beau cavalier brun dont une fatigue prématurée commençait d'argenter les tempes, avait ses raisons pour montrer moins d'indifférence. Chez des amis, à une soirée assez intime pour que le jeu de la conversation se prolongeât entre les mêmes personnes, présenté à M^{lle} Vigneulles, il s'était amusé de son beau rire jeune, de son espièglerie câline et, leur voisinage de maison créant aussitôt un lien entre eux, avec elle il avait si librement causé, dans une telle franchise joyeuse, qu'il lui paraissait la connaître depuis

longtemps. Fort agréables aussi lui semblèrent les parents dont l'affable dignité ne laissait pas trop voir leur souci de marier Lucienne, fille de haut fonctionnaire, certes, mais probablement sans dot bien magnifique. Et, pour la première fois peut-être ce célibataire sceptique fut, sans se l'avouer à lui-même, sensible au charme de la famille.

Aussi les phrases amicales qui, au-dessus de sa tête mêlaient délicatement leurs arabesques grâces et leurs amples volutes, si elles n'émouvaient pas encore son cœur, allaient-elles au moins jusqu'à son esprit d'ordinaire bien désintéressé de ces harmonies. Parmi ces souples entrelacs de sons, comme dans un encadrement radieux de verdure et de fleurs, il imaginait le frais visage de la musicienne dans son auréole blonde, le rêve extasié de son regard bleu et la caresse de ses mains si mignonnes sur l'ivoire.

— Se doute-t-elle que je l'entends, que je l'écoute? Se demandait-il... Si fûtée l'âme des plus ingénues!.. On dirait que, à travers le plafond, c'est la causerie d'hier soir qui continue...

En vérité on eût dit que la jeune fille s'était fait un plaisir, sous le prétexte de ses habituels exercices matinaux, de prolonger par la musique l'entretien de la veille. Comme la grâce fanée du vieux chant, dont elle égrenait les notes avec douceur, disait bien le charme de Trianon évoqué au cours de la causerie! L'âpreté de la mer bretonne, dont ils s'étaient rappelé la grandeur sévère, n'était-elle pas toute dans les grondements de cette symphonie dont la jeune fille faisait résonner les ondes puissantes? Enfin, l'air de ballet, si preste et si pittoresque, qu'elle joua plus tard avec tant d'esprit, ne semblait-il pas comme la transposition musicale des jolies et fiévreuses élégances de Paris dont ensemble ils s'étaient émerveillés?



Malgré son surmenage mondain, M. de Peyrilhac était assez artiste et entendait assez souvent de belles choses pour percevoir toutes ces correspondances. Surtout il avait été assez ému par la beauté quasi florale de la jeune fille pour sentir le charme mystérieux de cette causerie sans paroles que lui seul pouvait comprendre. Et qui sait? Il reste parfois tant de jeunesse dans l'âme de ceux qui se croient les plus blasés que, dupe de son propre enchantement, M. de Peyrilhac découvrait peut-être des analogies inexistantes et des intentions que M^{lle} Vigneulles n'avait jamais eues! Peut-être, dans son allègre sérénité d'oiseau qui chante à l'aurore, ne jouait-elle que pour elle-même, sans le moindre souci de son voisin, des airs qui n'avaient aucun rapport avec le bavardage de la veille! Autant suspecter le rossignol! Tout en se laissant caresser par les harmonies de l'étage supérieur, M. de Peyrilhac

enchantée, je baisse!.. Premier grave symptôme de fatigue. Voilà que je m'attendris pour les vierges de vitrail!.. Quelle fadeur!.. Bah! Mauvaise nuit! Trop de cigares hier!.. Il faudra me remettre quelque temps au régime des deux douches par jour!.. En attendant, négligeons comme par le passé cette musique ensorceleuse... Ma jolie voisine se mariera avant que je sois, moi, définitivement mûr pour le mariage... Et puisque me voici bien réveillé, je me sens assez maître de moi pour lui souhaiter tout le bonheur possible avec un autre... Puisse-t-elle éviter le chagrin, la vie laide et plate qui n'iraient point à sa grâce!... Tel est le vœu que je forme en gratitude de cette émotion ridicule et charmante!... Cela dit, bonsoir, oiseau chanteur!

De fait, M. de Peyrilhac, ferme en sa décision et distrait par d'autres amusettes, ne se préoccupa plus de la musicienne.



se représentait la séduction fine et douce de la jeune fille qui lui en offrait le régal, puis, dans une bizarre et tardive perception d'ensemble, il devenait conscient de tous les beaux rythmes que depuis trois ans elle lui avait prodigués sans qu'il daignât y prendre garde, mais qui, à son insu pourtant, étaient entrés en lui :

— Sot égoïste! J'ai joui de toutes ces merveilles comme un sultan inattentif aux musiciens qui lui mettent l'âme en fête... M^{lle} Vigneulles est adorable. Elle a du talent. Et voici bien des mois que ce lien immatériel des sons nous unit...

Même ne se prit-il pas à soupirer :

— Heureux qui l'épousera!

Mais c'était trop de sentimentalisme pour un sceptique! L'excès de son émotion le rendit à lui-même:

— Décidément, ricana-t-il en s'éveillant de sa torpeur

Il s'évertua au plaisir dans les mondes les plus divers, et, de son côté, en l'attente d'un fiancé possible, la jeune fille à l'opulente chevelure mais à la dot grêle, continua d'errer de salon en salon, sans jamais plus rencontrer l'élégant causeur aux tempes déjà grises qui, un soir, l'avait enchantée.

Mais ces heures d'intimité avaient mis entre eux la liane d'un joli souvenir. Plein de gratitude pour l'émoi dont son cœur fané avait un instant frémi, il ne pouvait plus se désintéresser complètement de Lucienne, il devenait incapable d'écouter sa musique avec indifférence.

— Quelle frénésie matrimoniale! se dit-il, goguenard, un matin que Lucienne jouait la *Marche du Lohengrin* avec tant d'ardeur qu'elle semblait traduire son propre désir d'hyménée.

Puis, tout aussitôt, comme honteux de son sarcasme avec une tendresse indulgente et pour lui-même grondeuse, il ajouta :



— Et quand bien même? N'est-ce pas un souci légitime? Idéal rendu trop incertain par le mince patrimoine du fonctionnaire! Puisse seulement la pauvre enfant conquérir un fiancé qui la vaille!

Et, parmi tous les thèmes dont le pittoresque enchevêtrement lui révélait chaque jour l'âme de Lucienne, M. de Peyrilhac s'ingéniait à découvrir le thème du fiancé. Sachant l'instinctive docilité de la plupart des femmes à modifier leur langage et leurs goûts, à varier leur répertoire de chants et de mélodies selon les préférences de l'homme qui les intéresse, il se faisait un jeu — plus mélancolique qu'il ne se l'avouait à lui-même sous son badinage — de discerner, d'après la qualité des morceaux à l'exécution desquels Lucienne se dépensait, la nature des jeunes hommes qui papillonnaient autour de son sourire :

— En tous points digne de son âme profonde et harmonieuse, l'heureux gaillard qui la trouble en ce moment! constata, avec une satisfaction un peu obscurcie d'amertume, l'aimable voisin se rappelant que, depuis un mois, sans la plus furtive pirouette à travers les musiques médiocres ou facétieuses, elle s'était avec passion confinée dans le BEETHOVEN, probablement cher au jeune homme dont s'entichait son rêve.

Bientôt une fervente, une exclusive randonnée dans l'œuvre de WAGNER fit comprendre à M. de Peyrilhac, de

plus en plus intéressé par le drame sentimental qui se jouait au-dessus de sa tête en phrases si expressives, que le fiancé de style BEETHOVEN, s'était, en dépit de ses nobles goûts, dérobé à un mariage sans doute trop inférieur à ses ambitions. La grave et sereine émotion d'amour s'était dissipée pour renaître en un plus frénétique tourment que, seule, la flamme wagnérienne pouvait traduire, et au profit sans doute de quelque exalté qui ne trouvait que dans ces héroïques fanfares l'expression de son propre tumulte sentimental :

— Un embrasé qui la grise, ou bien un pitre raffiné qui l'entraîne dans le paroxysme d'art et de passion dont il se donne à lui-même la comédie! pensa tout d'abord M. de Peyrilhac qui, trop fier pour reconnaître sa mélancolie, la soulageait par des jugements sans indulgence sur les jouvenceaux divers dont la musique de M^{lle} Lucienne permettait à son imagination de se représenter la silhouette.

Mais comme, très loyal, il ne se sentait pas le droit de faire supporter à des rivaux, même inconnus et hypothétiques, une disgrâce qui n'avait d'autre cause que son égoïste désir de célibat, son premier effort volontaire

fut pour réagir contre cette jalousie instinctive et pour reconnaître les mérites d'esprit et de cœur que de tels goûts laissaient prévoir chez les jeunes hommes surgissant à travers cette musique :

— Sincère ou factice, il est noble tout de même l'emballlement pour WAGNER!... La mignonne ne déchoit pas et, en soupirant pour des hommes épris de telles musiques, c'est encore dans le ciel et sur les hauteurs qu'elle aime... Comme je souhaite son bonheur! Ce serait un attentat contre la beauté du monde si un tel regard se fanait dans les larmes... A défaut du mariage dans la gloire et la majesté de BEETHOVEN, qu'elle épouse donc en WAGNER!

Souhaits vains! Espoirs déçus! Brusquement les thèmes wagnériens cessèrent de retentir. La symphonie grandiose qui, depuis six semaines, enfiévrant la maison, s'arrêta net comme si, en plein triomphe, les mains de l'exécutante s'étaient paralysées sur le piano. Pourtant, elles restaient alertes, mais c'est son cœur qui ne vibrait plus aux fortes ondes d'amour, car il venait d'apprendre, par la dérobade du fiancé en expectative, qu'on peut frémir d'une belle musique, se laisser entraîner par elle vers le large du rêve et n'être en même temps — contradiction dérisoire! — qu'une vulgaire créature de lucre! Sans doute le beau chevalier n'avait plus écouté d'un cœur aussi serein cette musique exaltante dès que la



Reproduction interdite

La Mare aux canards

Aquarelle de MATHIS PICARD

musicienne lui fut révélée sans fortune! Thème bien morose que celui de la gêne et qui s'accorde mal pour certaines âmes prudentes avec les fanfares de la passion! Des coups d'ailes dans l'azur, soit, mais avec la solide réalité d'un coffre plein! Et c'est vers un cygne aux plumes d'or que s'était probablement enfui l'avisé jeune homme après avoir bouleversé du fracas wagnérien ce cœur de vierge qui, pas mûr encore pour de telles frénésies, ne souhaitait qu'une gentille tendresse conjugale.

Seul, ce désir de fiançailles lui avait fait faire une telle escalade vers les grands souffles des sommets, mais elle était prête à en redescendre dès que l'espoir du mariage surgirait pour elle à des hauteurs moindres.

Apaisement qui ne tarda pas à se produire. Si fiévreuse était chez Lucienne l'impatience de fixer son destin — n'est-ce pas l'éternelle pensée de cet âge? — que, bien vite, d'autres jeunes hommes hantèrent sa rêverie et que, dans son touchant souci de leur plaire, elle s'efforça de sympathiser avec leurs goûts.

Émois dont sa musique matinale porta successivement l'écho à M. de Peyrilhac, d'autant plus perspicace que, sans y faire attention, il s'éprenait de plus en plus. Aussi s'alarma-t-il lorsque, après cette communion ardente en BEETHOVEN, en WAGNER, après une escarmouche encore noble aux rythmes pénétrants de SCHÜMANN, après un autre flirt toujours héroïque qui s'accompagnait volontiers de BERLIOZ, il comprit que, dans sa fièvre d'hymen, elle s'abaissait peu à peu jusqu'à des choix qui n'étaient peut-être que des actes de résignation et de dépit, mais qui certainement cessaient d'être en accord avec sa délicatesse.

Quelles âmes défraîchies ou vulgaires devaient avoir les coquebins qui s'accommodaient des musiquettes folâtres à l'interprétation desquelles la jeune fille s'évertuait pour les divertir? Car pour que, avec sa culture musicale, elle jouât de pareilles misères, ne fallait-il pas qu'elle sentît la nécessité de ce sacrifice à leur déplorable goût?

M. de Peyrilhac en doutait d'autant moins que, durant toute une semaine où la grippe le retint chez lui le soir, il perçut l'effort que tentait Lucienne pour les intéresser par de poignantes harmonies. Priée de se mettre au piano, de son propre mouvement elle commençait par faire entendre d'amples phrases qu'interrompaient très vite un vague murmure de politesse, une niaise parole de l'auditeur privilégié. Et

tout aussitôt, parmi des gloussements de plaisir, se déchaînait une trépidante averse d'airs badins, de fades mélodies, dont l'enchevêtrement révélait dans cette maison, naguère si parfaite de goût, un état moral fort troublé!

— A quelles concessions son impatience du mariage l'entraîne! pensait Peyrilhac. Pauvre jeune fille, de beauté si fière dans sa grâce! Faut-il que les jouvenceaux d'à-présent soient rebelles à l'amour pour calculer en face d'un tel charme, ou pervers pour ne prendre plaisir qu'à de tels fredons!... Que son regard de rêve doit être triste!

Puis, la grippe maussade s'obstinant et les camarades de fête n'ayant pas l'héroïsme de renoncer à leurs amusettes du soir pour lui tenir compagnie, il s'affligeait quelque peu de sa solitude. Tandis qu'il rêvassait devant les flammes crépitantes qui, malgré la gaieté de leur danse et de leur chanson, tout de même ne lui constituaient pas un foyer, pour la première fois il eut le sentiment d'une existence vaine et vide...

Alors, quelques jours plus tard, comme à l'étage supérieur, le piano de Lucienne gémissait d'une musique de plus en plus épileptique, comme pour retenir la brillante jeunesse où plastronnait sans doute un fiancé possible, des airs d'opéra-bouffe on passait à la chansonnette, et comme surtout, dans un tohu-bohu de joie vulgaire, le rire de la jeune fille,



nerveux, saccadé, déchirant, semblait une plainte, M. de Peyrilhac — un peu déprimé par la fièvre — s'attendrit plus passionnément que jamais sur le sort de sa troublante voisine à qui la terreur de vieillir dans le célibat conseillait ces faiblesses.

Le cœur lourd d'émotion, le cerveau grisé d'aimables rêves pour l'avenir, il se représenta la taille souple, les gestes harmonieux, le clair sourire de Lucienne, la lumière de son bleu regard si doux au milieu de la blonde auréole crespelée. Et, tout en s'hypnotisant sur la joyeuse, la souple escalade des flammes dans la cheminée, il imagina combien plus joyeuse, plus souple, plus virevoltante encore et plus prodigue de murmurantes chansons, serait Lucienne autour de lui! Vision qui lui fut soudain comme une caresse. Mais trop homme pour ne pas cabotiner avec lui-même, plutôt que d'avouer sa tendresse, il voulut se donner le prétexte de nobles raisons :

— De BEETHOVEN aux ritournelles des cafés-concerts la dégringolade est trop forte!... A quel lourdaud sa frénésie

matrimoniale ne finirait-elle point par l'acoquiner? Passe encore pour OFFENBACH! Mais « Viens, Poupoule »!... Quel dommage ce serait qu'une telle mésalliance!... Véritable devoir que de protéger cette petite contre elle-même!...

Puis comme, même dans un si grave émoi, le ricaner ne pouvait entièrement abdiquer, il raila :

— Il ne me reste plus qu'à me faire inscrire à l'œuvre du sauvetage de l'enfance!...

Paroles narquoises fort précieuses pour changer son attendrissement en sourire et qui d'ailleurs ne l'empêchèrent pas, le lendemain, d'envoyer aux parents de Lucienne le plus solennel vieillard de sa famille pour parachever selon le protocole d'usage ces pittoresques fiançailles si joliment commencées en musique. Et peut-être n'en firent-ils jamais plus tard de plus émouvantes!

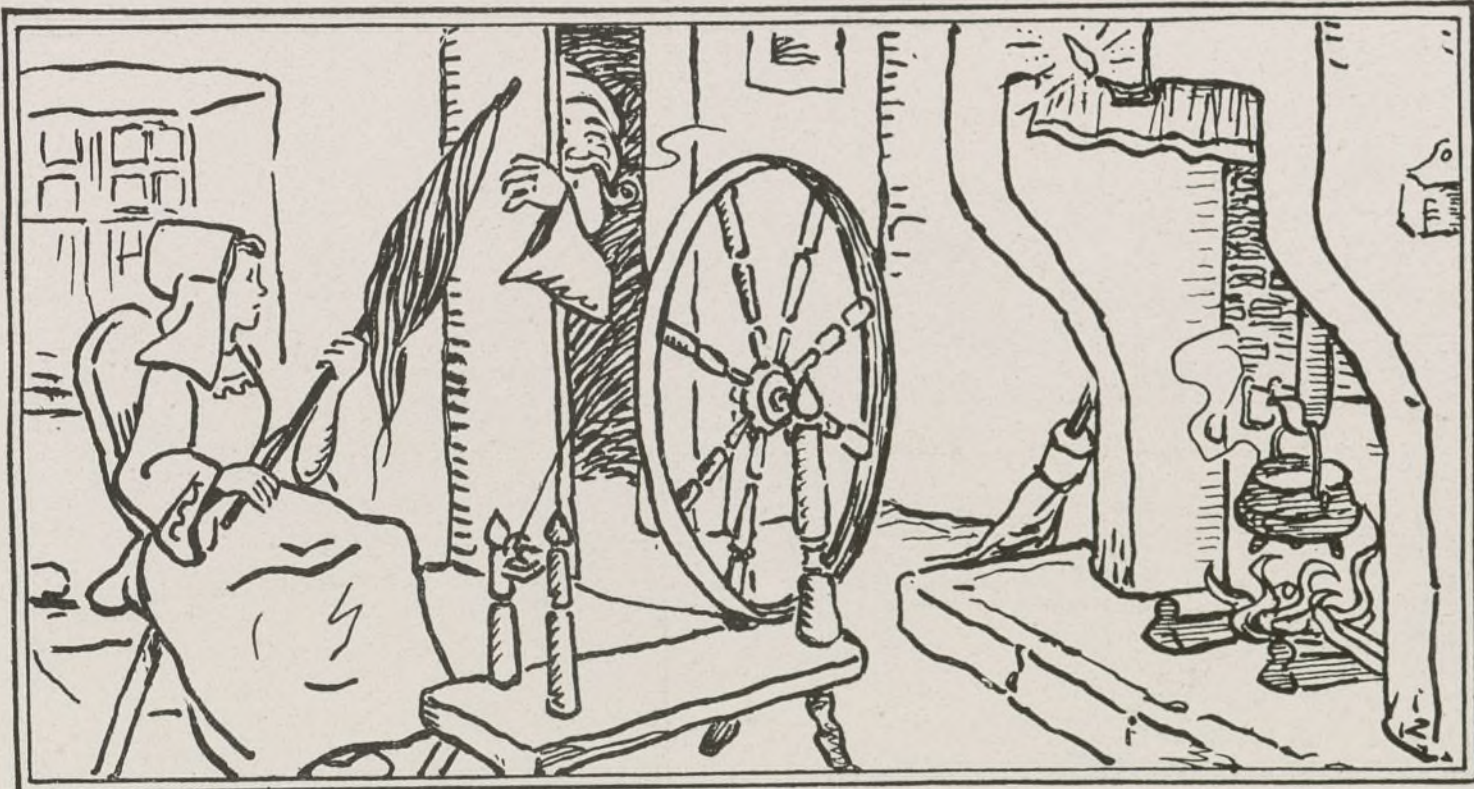
GEORGES LECOMTE



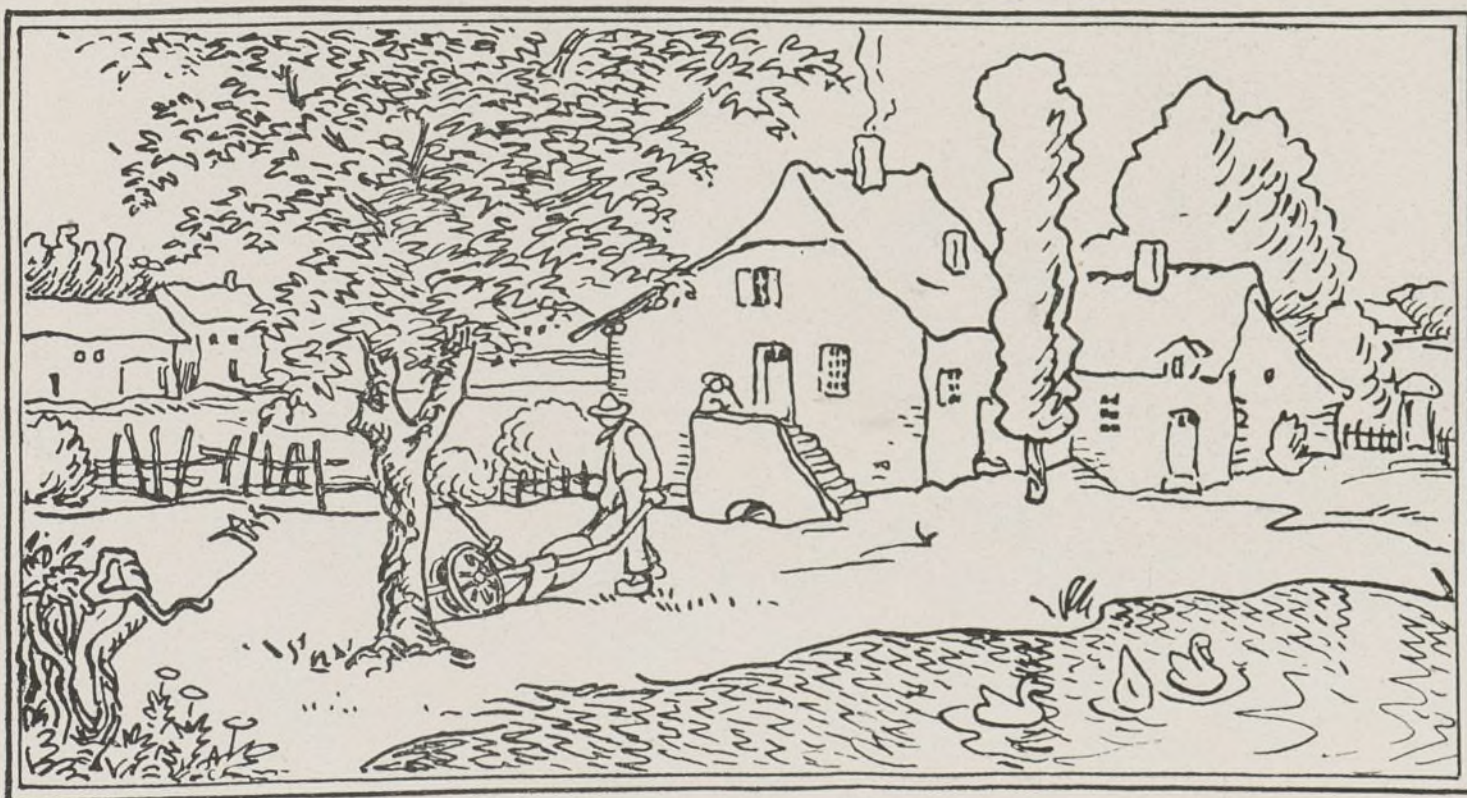
PROVERBES du Mois d'OCTOBRE



Si Saint-Gal coupe le raisin
C'est mauvais signe pour le vin



A la Saint-Luc, l'Hiver est à notre porte



A la Saint-Vallier,
La charrue sous le poirier.

Dessins inédits de GEORGES DELAW

PROVERBES du Mois d'OCTOBRE



A la Saint-Luc tue pourceaux
Et bondonne bien les tonneaux



A la Saint-Denis
La bonne sèmerie



Le jour de la Saint-Denis
Le Vent se marie à minuit ..

Dessins inédits de GEORGES DELAW

ILUSTRACIÓN ESPAÑOLA Y AMERICANA

REVISTA DE BELLAS ARTES Y ACTUALIDADES,

FUNDADA

POR EL EXCMO. SR. D. ABELARDO DE CARLOS.

AÑO XLII

SE PUBLICA **cuatro veces al mes**, Y CADA NÚMERO CONSTA DE **16** PÁGINAS,
CON GRABADOS EN **ocho** DE ELLAS, INMEJORABLEMENTE IMPRESOS SOBRE PAPEL SUPERIOR.—CUANDO LAS CIRCUNSTANCIAS LO EXIGEN,
SE PUBLICAN SUPLEMENTOS ILUSTRADOS. GRATIS PARA LOS SEÑORES SUBSCRIPTORES.



Pages d'Album

Au Salon d'Automne

DESSINS ORIGINAUX DE MM. :

A. BELLEROCHÉ ⇄ FÉLIX BORCHARDT ⇄ MAXIME DETHOMAS
 M^{lle} DUFAU ⇄ GEORGES D'ESPAGNAT
 C. GANESCO ⇄ RAOUL DU GARDIER ⇄ GROPEANO
 GUILLAUMIN ⇄ HERSCHER ⇄ FRANCIS JOURDAIN
 PIERRE LAPRADE ⇄ E. LEMPEREUR ⇄ G.-A. LOPIGICH
 P. MADELINE ⇄ F. PICABIA ⇄ PIET ⇄ RENOIR
 MANUEL ROBBE ⇄ TEN-CATE



HERSCHER. — Esquisse de l'Affiche, pour le Salon d'Automne de 1905
 TEN-CATE. — L'Hiver au bord du Canal (Hollande)



RAOUL DU GARDIER. — *Dans les rochers*
F. PICABIA. — *Les Oliviers (Martigues)*



RENOIR. — *Intimité*

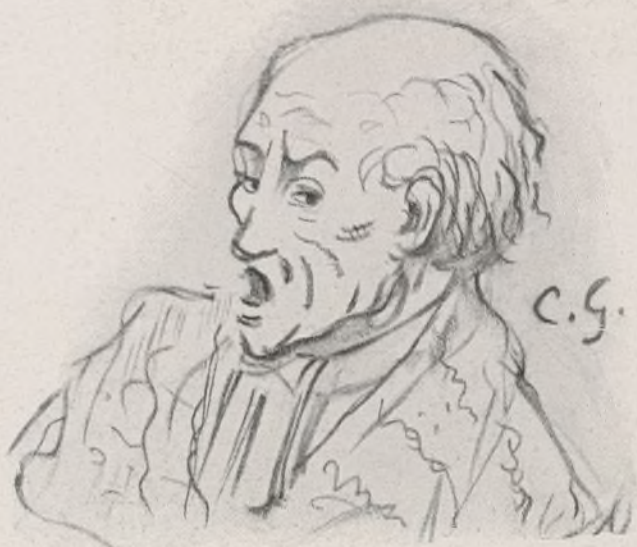
G.-A. LOPIGICH. — *La Marne à Lagny*

A. BELLEROCHE. — *Insolence*

F. PICABIA. — *Moulin de Moret*

PIERRE LAPRADE. — *Liseuse*





GEORGES D'ESPAGNAT. — *La Terrasse à l'Italienne* (fragment)
 C. GANESCO. — *Un Chantre*
 MAXIME MAUFRA. — *Le Port du Havre*
 A. BELLEROUCHE. — *Ame qui brûle*



MAXIME DETHOMAS. — *L'Arpette*
E. LEMPEREUR. — *Coin du Pesage à Saint-Cloud*
GROPÉANO. — *Sur le balcon*





PIET. — Coin de bar à Tabarin
MANUEL ROBBE. — Au Parc Monceau



FÉLIX BORCHARDT. — Etude pour un jour d'été
C. GANESCO. — Croquis pour les Chantres
GUILLAUMIN. — Vallée de la Sedelle
C. GANESCO. — Croquis pour le Liseur



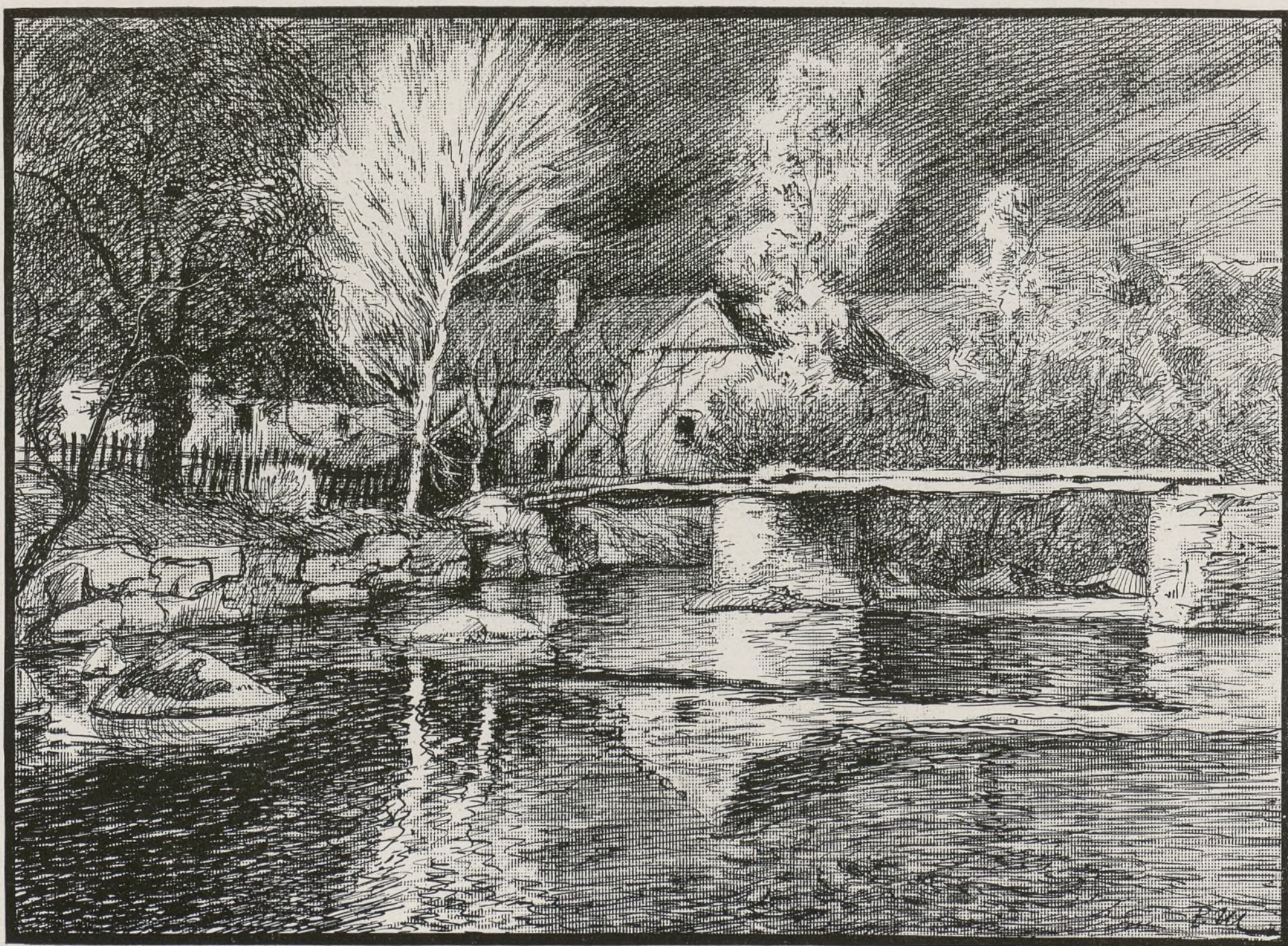
M^{lle} DUFAU. — *Portrait de Mme P. M.*
FRANCIS JOURDAIN. — *Venise*



FRANCIS JOURDAIN 05



TEN-CATE. — *Effet de neige*
P. MADELINE. — *Soleil pâle*



Les Mannequinettes

Maquettes animées

de GEORGES-BERTRAND

On en a déjà beaucoup parlé : on eut, à leur adresse, des expressions enthousiastes ; on manifesta — du moins les privilégiés admis à les voir, en quelques circonstances de bienfaisance — on manifesta à leur endroit de l'admiration et de l'étonnement ; le BOURGEOIS DE PARIS, à son tour, voudrait bien leur souhaiter la bienvenue.

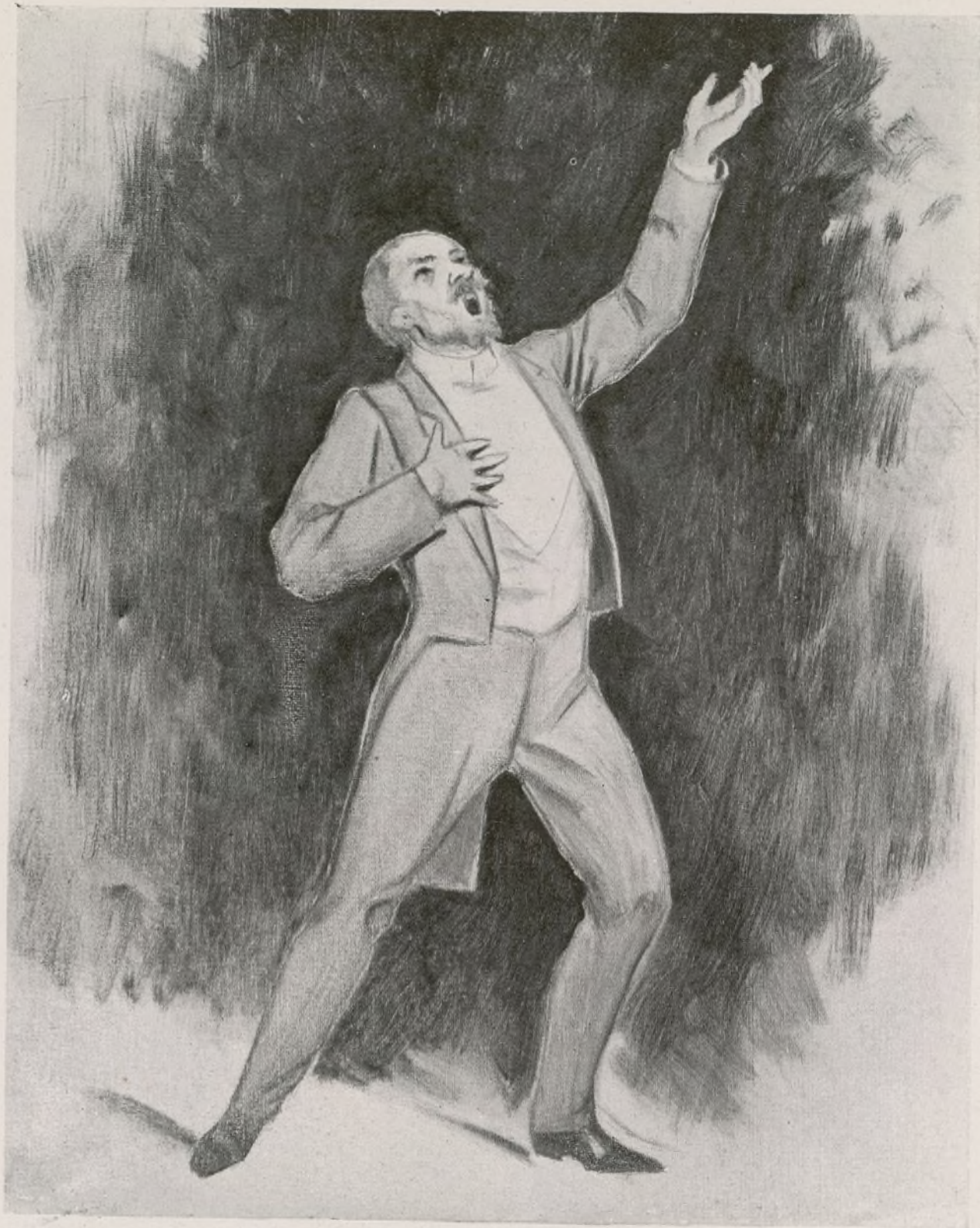
Qu'est-ce que cela, des mannequinettes animées ? Voilà, semble-t-il pas, un titre bien modeste pour l'effort énorme accompli par celui qui les a créées — c'est bien d'une création qu'il s'agit, — l'excellent peintre GEORGES-BERTRAND. Tout autre que lui aurait accompagné d'un bluff monstre la révélation de son œuvre : il aurait imaginé le titre sensationnel qui sait hypnotiser la foule : il aurait appelé à la rescousse tout l'appareil du mystère, de ses composés et de ses dérivés, et le bon public, haletant de curiosité, se serait précipité vers la nouvelle merveille, quitte à dire, en sortant : « Ce n'est que cela ! »

GEORGES-BERTRAND, malgré le résultat obtenu, et si extraordinaire qu'il soit, n'a pas voulu agir ainsi. Sa dignité d'artiste lui interdisait ces coups de bateleurs, et c'est en



artiste, en artiste modeste même, qu'il entend soumettre à l'appréciation du public, les petits chefs-d'œuvre sortis de ses mains.

Faut-il rappeler la carrière de peintre de BERTRAND ? L'indication d'une seule œuvre en dira plus qu'une longue étude : au Salon 1881, on vit une toile, qui, dès le vernissage, confisqua l'attention de la foule : cela était intitulé : « Patrie ! » Un cuirassier, mortellement blessé, qui presse contre sa poitrine les plis du drapeau, et s'avance encore, soutenu par des camarades : la toile est aujourd'hui au Musée de Versailles. Depuis lors, GEORGES-BERTRAND a donné un grand nombre d'œuvres, entre autres la décoration de la salle à manger de l'Hôtel de Ville de Paris, — trois plafonds et huit tympans de portes, — et les *Obsèques du Président Carnot*, au Panthéon, pour le Musée de Versailles. Entre temps, il avait cherché et trouvé un procédé de conservation pour le pastel, qui le mit



à l'abri de toute détérioration, et ce procédé est fort précieux pour les artistes.

Mais revenons aux mannequinettes animées. Depuis longtemps, GEORGES-BERTRAND s'était appliqué à la solution de ce problème : « Donner la sensation de la vie, par des moyens mécaniques, auxquels l'art le plus affiné prêterait son concours. » Et, cette solution, après des années et des années, il l'a trouvée et mise en des modes d'exécution, qui la rendent pratique.

Aujourd'hui il peut, comme un impresario, présenter une troupe, et une troupe, je vous le certifie, qui est digne d'être applaudie par la foule.

C'est d'abord un *joueur de contrebasse* inénarrable, dont tout l'être participe de la passion qu'exprime la musique qu'il interprète, et de la virtuosité qu'il manifeste sur son instrument. C'est un *Pierrot*, qui dans une pantomime, délicieuse comme un conte des *Mille nuits et une nuit*, dompte les papillons : puis voici une *Cléo de Mérode*, qui vient vous ravir par des danses anciennes capables de faire valoir la souple plasticité de sa grâce ; l'illustre ténor *Enrico Caruso*, qui chante avec une fougue géniale *la dona e modile* du *Rigoletto*, de VERDI, et l'exquise *Mathinata* de LÉONCAVALLO : et quels gestes, quelle vérité d'attitude ; mais on n'est pas encore revenu de son étonnement, que voilà la danseuse étoile, *M^{lle} Zambelli*, dans le ballet de *Sylvia* ; puis le *Joyeux Fêtard*, toujours en peine de son équilibre incertain, mais d'une gaieté bien l'aplomb ; puis une *chanteuse* de vocalises, puis un *tourlourou* ; puis une *danseuse* de Music-Hall, dont le *cake walk* est parfaitement caractéristique ; enfin, un incomparable *joueur de Tympanon*, à la mine endiablée, qui vous subjugué et a la coquetterie, quand on le bisse, de ne pas se répéter.

Jamais, jusqu'alors, on n'était parvenu à donner avec des poupazzi, poupées, automates, et autres, une sensation aussi précise, aussi troublante de la vie, que celle que provoquent les mannequinettes de GEORGES-BERTRAND. Ces bonshommes,

qui par un jeu d'optique, apparaissent de grandeur humaine, en dépit de leur mesure restreinte, ces bonshommes vont, viennent, se tournent, sautent, s'agitent, jouent de la prunelle, grimacent, occupent même les instants de silence par des gestes d'essentielle vérité, sans que rien laisse deviner un mécanisme, autre que le mécanisme humain, qui vous anime, vous et moi, et même GEORGES-BERTRAND. On parle quelquefois de merveilles : en voilà de vraies, d'incontestables, d'inouïes, qui vous causent à la fois de la stupéfaction et de l'enchantement, surtout si l'on sait que chaque personnage n'a pas qu'un rôle à son actif, qu'il joue tous ceux que son impresario veut bien lui confier ; qu'il pourrait même improviser, si quelqu'un, dans l'honorable société, en manifestait le désir.

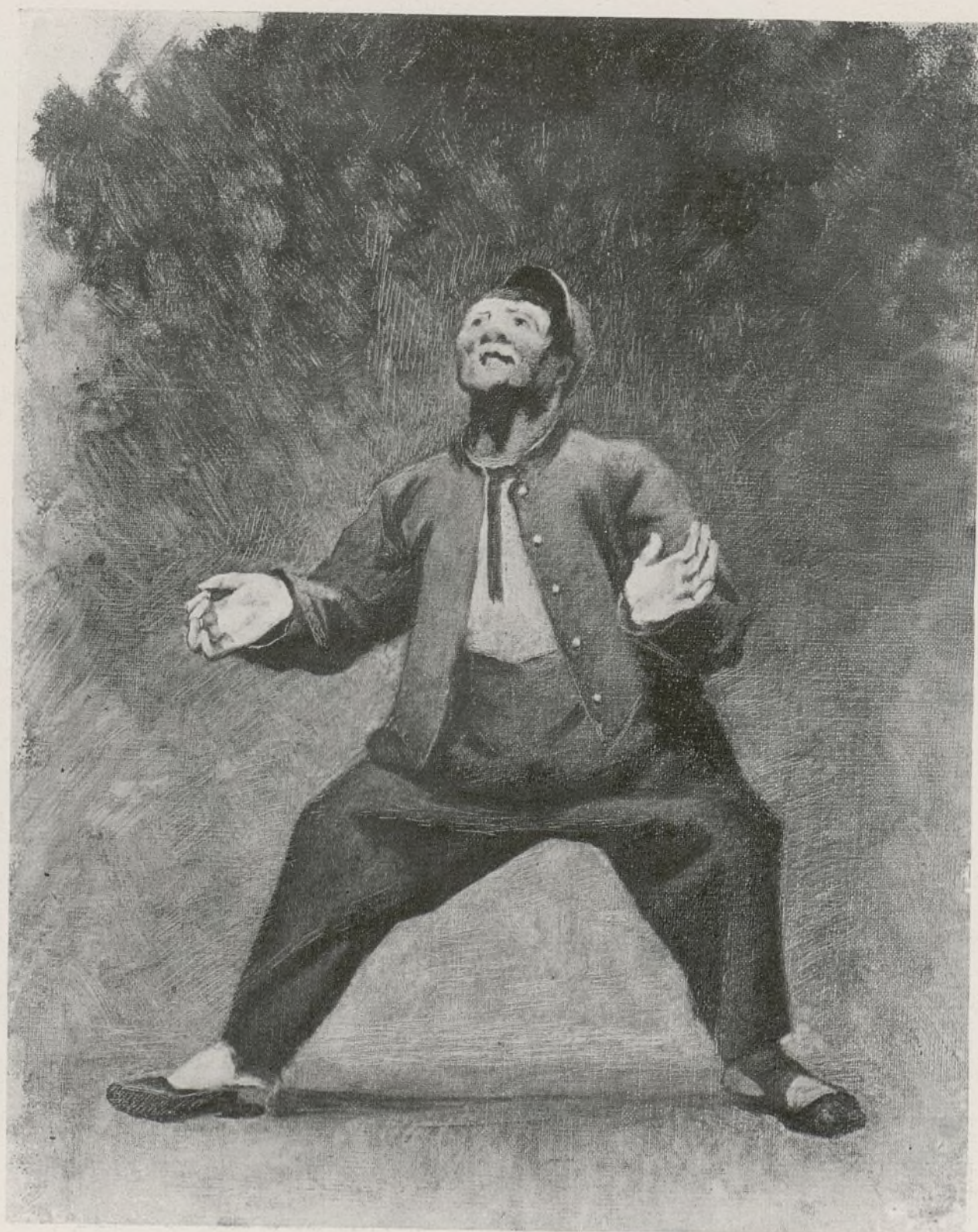
A la suite d'une représentation, — une première unique, s'il vous plaît — qui fut donné, des mannequinettes, au bénéfice d'une œuvre de charité, le rédacteur du *New-York Herald* écrivait :

« Comment pourrais-je expliquer ou donner une impression des mannequinettes ? C'est bien difficile. Tout ce que je puis dire, c'est que ce sont de petites merveilles qui n'ont jamais été égalées, depuis l'automate de DESCARTES jusqu'au théâtre de marionnettes de GEORGES SAND, que l'on faisait mouvoir au son du piano tenu par CHOPIN, au théâtre d'EDMOND ROSTAND, à Cambo, aux marionnettes de VIGNOLA, aux bonshommes GUILLAUME et aux théâtres des marionnettes si amusants des quartiers populaires de Liège et de Bruxelles.

» L'auteur du « *Cuirassier blessé* », du musée de Versailles est arrivé à une perfection qui laisse loin derrière lui tous ses devanciers. »

Mais, aussi, quelle patience, un rédacteur de la *Revue Théâtrale*, qui s'en fut interviewer l'artiste, nous apporta quelques indications précieuses :

« M. GEORGES-BERTRAND, écrit-il, a été aidé depuis quatorze ans qu'il a entrepris la construction de ses « Mannequinettes





Peinture de GEORGES-BERTRAND

Reproduction interdite

Pierrot, dompteur de papillons

Mannequinette de GEORGES-BERTRAND



» animées », par quatre praticiens, habiles, chacun dans son genre, à travailler diverses matières, — car il entre un peu de tout, m'affirme l'artiste, dans la confection de ses bons-hommes : métaux, étoffes, liège, caoutchouc, etc., — mais également habiles à garder un secret dont ils sont les dépositaires.

» M. GEORGES-BERTRAND a enfin trouvé un cinquième collaborateur, ces dernières années, dans la personne de son jeune fils, M. RENÉ BERTRAND, qui s'est passionné, lui aussi, pour cet art très particulier et pour qui, de ce fait, le secret paternel est devenu un secret professionnel. »

Vous vous demandez, sans doute, quels instrumentistes sont chargés d'exécuter la musique et les accompagnements, car il est évident que le son n'émane pas des mannequinettes elles-mêmes. Eh bien, c'est tout simplement le gramophone qui est mis en mouvement, et avec la perfection des disques désormais obtenus, on croirait entendre tour à tour et à volonté, l'orchestre, la voix, les chanteurs les plus illustres, les virtuoses les plus fêtés. Le plaisir que cause le gramophone est si intense, que des auditeurs grincheux — il en est partout, — voulurent un moment prétendre que la joie auditive était certainement pour une grande part, dans l'effet produit par les maquettes animées.

Certes, ce n'est pas le Bourgeois de Paris qui voudra diminuer d'une ligne le haut mérite du gramophone, la perfection des sonorités qu'il enregistre et qu'il retrouve au moment voulu dans les courbes infinies qui s'inscrivent sur ses disques mystérieux et merveilleux; mais pendant que le disque verse ses harmonies, les mannequinettes agissent extraordinairement; je veux encore citer mon confrère de la *Revue Théâtrale*, qui répond à cela, avec une ardente conviction.

« Et parbleu, oui, le gramophone fonctionne, s'écrie-t-il, je n'y contredis pas. Mais le clown joue; il joue, vous dis-je. Ses gestes n'ont rien de désordonné, ils suivent avec précision les phases de la mélodie et chacun des mouvements de

» l'exécutant répond à la note qu'il fait entendre; l'archet est » promené sur les cordes, la main gauche évolue sur le manche » du violoncelle suivant avec rigueur les mouvements du motif. » Bien plus, cet être semble mettre une âme singulière dans son » exécution. Voici un passage d'une infinie douceur, il penche » sur son instrument un visage au sourire attendri; lui se » redresse, bombe son torse; la phrase devient sentimentale, sa » tête à lui se renverse, et dans son visage rayonnant sa bouche » s'ouvre largement comme dans un « ah! » de pamoison. » Mais l'air accélère son allure, les notes s'accumulent : c'est la » variation brillante; le violoncelliste se démène, tout son corps » vibre, et, dans l'effort des gestes précipités, il fléchit sur les » genoux, s'assied sur les jarrets écartés, et, cependant que » dans cette posture ses cuisses visiblement, se gonflent, ses » bras s'activent, sa tête oscille; il s'enfièvre, il est éperdu; le » voilà qui se détend, en un bond d'enthousiasme, et qui » retombe d'aplomb. Enfin, sur le dernier trait de la mélodie, » il donne, d'un bras victorieux, son dernier coup d'archet, et » puis... il se fige, soudain, dans son immobilité hallucinante, » cependant que l'ultime vibration s'évapore dans l'air redevenu » silencieux. »

M. EMILE STRAUS, de la *Critique*, qui lui aussi est allé à Versailles, nous donne ses impressions sur les mannequinettes.

« Sur une minuscule scène, écrit-il, discrètement éclairée, » un rideau de brocart s'écarte et une délicate créature » apparaît. Est-elle vivante, est-elle illusoire en sa joliesse? » Est-ce le mirage fixé d'une imagination fantaisiste et libre? » Voyez, elle s'anime, elle s'approche, son sein palpite. » Lentement elle a saisi les voiles qui caressent sa nudité de » jeune vierge d'une blancheur de corolle, et dans sa petitesse » ailée, elle danse une danse à la fois voluptueuse et chaste, » levant ses fines jambes fuselées de biche, inclinant d'une » grâce instinctive son buste flexible et saluant le public d'un » fin sourire triomphant, les yeux brillent de joie. Cette



» créature humaine donne l'illusion de Cléo de Mérode,
» aimée des dieux et des rois.

» Mais voici l'homme du sortilège qui veut réduire le
» prestige à ses lignes essentielles, le bon génie, le Pygmalion
» qui a su faire vibrer la matière ligneuse et donner une âme
» compliquée aux poupettes inertes, le moderne VAUCANSON
» et JACQUET-DROZ, M. GEORGES-BERTRAND, passionné
» de mécanique et de cinétique, le remarquable artiste, par de
» longues années d'études et des calculs compliqués est parvenu
» à saisir, épris de l'accidentel, du contingent, du transitoire,
» la représentation intégrale de l'insaisissable nature, aux
» multiples aspects. Et quel champ illimité : régler la vie avec
» ses réalités prochaines ! Des fils tenus et secrets sont les
» muscles et les nerfs qui vibrent et résonnent par le cerveau
» caché au cintre... Vision étrange, qui deviendrait à la
» longue inquiétante, trouble des figures de cire que le
» crépuscule rend vivantes : — c'est avec l'énigmatique et le
» fantastique des personnages, le cinématographe de la vie,
» sans négliger une seule de ses infiniment petites minuties.
» Ce théâtre de mannequinettes animées laisse bien loin derrière lui
» toutes les tentatives qui l'ont précédé ; il deviendra précieux
» et unique lorsque l'aile d'or de la Muse l'aura touché... »

Enfin, au moment où nous allions mettre sous presse,
M^{me} YVETTE GUILBERT veut bien nous communiquer un
chapitre tout récent de son journal, dont elle nous permet de
détacher ces lignes, encore inédites :

« Toute la collection des mannequinettes animées est
» l'œuvre d'un artiste patient et observateur, d'un homme au
» sens très critique... les gestes surannés et vrais... du chanteur
» de café concert, la grosse joie du troupier de basringue,
» aux joues flasques et mobiles, au ventre perdu dans sa
» culotte trop large, aux gestes lourds et gauches, aux hilarités
» bruyantes et brutales, tout cela est exprimé de façon très
» curieuse et très sincère — voilà du document précieux.
» Ah ! voilà la chanteuse d'opéra ! Est-elle assez guindée... que



» ses mains maladroites sont vraies, que son cou, par lequel
» passe les gargouillades des vocalises est bien le cou torturé
» de certaines martyres de la crampe vocale !! Tout est là,
» les arrêts secs après l'effort du son filé... la reprise du
» passage « casse-cou » avec la tête avancée, qui s'immobilise
» nette au moment du trille... pour se redresser et se renverser
» à la mesure finale, que la chanteuse indique par le geste
» traditionnel de ses bras restés étendus jusqu'à l'extinction
» du son de sa dernière note... Mais c'est admirable de vérité
» tout cela ! Cela fut un délassement délicieux pour moi que
» cet après-midi passé chez M. BERTRAND ; en m'en retour-
» nant de ce coin perdu dans Versailles, je pensais aux mille
» moyens amusants d'utiliser publiquement tant d'ingéniosité,
» tant d'art dépensé pour quelques privilégiés et je me disais :
» Est-ce drôle tout de même, que dans ce grand bête de
» Paris, les innovations, les efforts artistiques, trouvent si peu
» facilement les « fameuses perches », « qu'ailleurs » les
» artistes se tendent avec tant de fraternité et de promptitude,
» sachant que le public s'empresse de récompenser leur activité
» par l'intérêt constant qu'il prend aux évolutions de tous les
» arts, qu'ils soient arts d'amusement, arts d'agrément ou
» autres. Quand donc Paris aura-t-il, comme Munich, Berlin,
» Londres, sa « maison d'artistes » ? où tous ceux qui créent,
» se réuniraient, s'aideraient, se fêteraient et s'aimeraient.

» En attendant il faut que je pense à utiliser les manne-
» quinettes animées de M. BERTRAND... Peut-être demain
» aurai-je une idée... ? Oui... j'en ai déjà deux ! »

On va donc les voir, ces mannequinettes animées, et
chacun sera à même de juger s'il ne s'agit pas, en l'espèce, de
petits chefs-d'œuvre encore insoupçonnés.

UN BOURGEOIS DE PARIS



Mathis Picard

Aquarelliste

— MATHIS PICARD ? Connaissez-vous ?

— Nullement. Un débutant ?

— Vous n'y songez pas.

— Un jeune, tout au moins ?

— Ni jeune, ni vieux ; un homme dans la force de l'âge et du talent ; un doux philosophe, à qui ses instincts de philanthropie ont dicté un tas d'inventions plus ingénieuses les unes que les autres, une hotte hygiénique, pour les porteurs aux halles, une petite voiture en métal et pliante, pour alléger l'effort des marchandes ambulantes, etc., inventions si ingénieuses même qu'on les lui a dérobées sans aucun scrupule. Mais il faut que je vous conte, comme un exemple rare, la vie de MATHIS PICARD.

Depuis plus de vingt-cinq ans, il peint et il aquarellise, non pas en amateur, mais en professionnel ; il y a même pas mal de gens arrivés aujourd'hui qui furent ses élèves et qui ne doivent qu'à son enseignement

raisonné, rationnel, les qualités sérieuses qui ont établi leur réputation. Il a

promené son chevalet aux

quatre points cardinaux, et

on l'a rencontré dans les

musées, attentif devant

l'œuvre des maîtres, s'initiant

à leur technique, cher-

chant les secrets de

leur pratique, et

discernant avec un

tact délicat ce qui

relevait du domaine de

l'art, ou des ressources, moins

laborieuses, des formules.

Avec une pareille éducation,

avec un désir âpre de ne rien

laisser au hasard, MATHIS PICARD

devait forcément réussir, d'autant

que, par tempérament, c'est

un émotif dont la

sensibilité vibre

aux magnifiques

féeries de la

nature. Il a

donc réussi ; il

a réussi comme

peu d'aquarellistes

d'aujourd'hui, et ses pages, petites et grandes, qu'il s'agisse de paysages ou de gerbes de fleurs, sont d'un caractère robuste et d'une puissance d'art parfois extraordinaire. Il y a chez lui une maîtrise manifeste devant laquelle on ne peut qu'admirer.

Ses matins, ses midis

ensoleillés, ses soirs éclatants sous la pourpre

veloutée du couchant, ses

rivières, ses bois aux

grands arbres où doivent

piailler les oiseaux, ses

rochers aux arêtes brutales

émergeant des vagues

secouées de la mer qui

monte, ses roses qui

semblent s'ouvrir sous la

caresse de la brise qui

passe, tout ce qu'il a fait,

inventé, créé, vous attire

et vous retient. De tous

les aquarellistes de la fin

du XIX^e siècle, il n'en

est pas de moins célèbres

que MATHIS PICARD ; je

ne crains pas de dire qu'il

n'en est pas de plus grand.

J'ai dit qu'il avait

réussi et je déclare tout

aussitôt qu'il manque

absolument de célébrité :

cela semble contradictoire ;

il n'en est rien.

Ce à quoi il a réussi,

c'est à acquérir une maîtrise incontestable : il a un procédé

à lui de triturer sa couleur et de travailler avec des pâtes :

son aquarelle qui reste bien de l'aquarelle, sans adjonction

de cuisines secrètes qui enlèvent à ce mode d'expression

d'art sa plus grande saveur, son aquarelle a des vigueur

inaccoutumées, encore qu'elle possède de délicieuses trans-

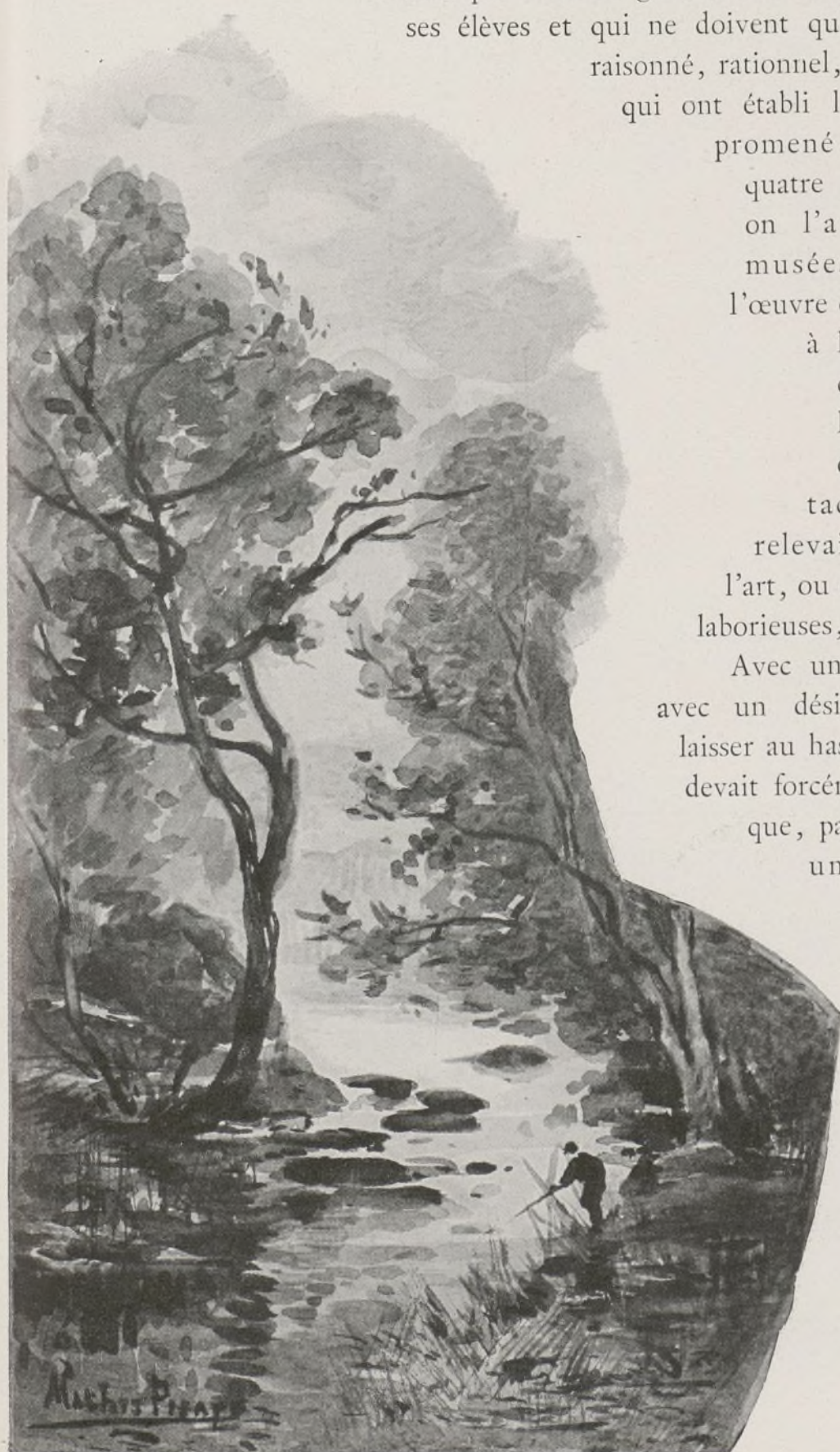
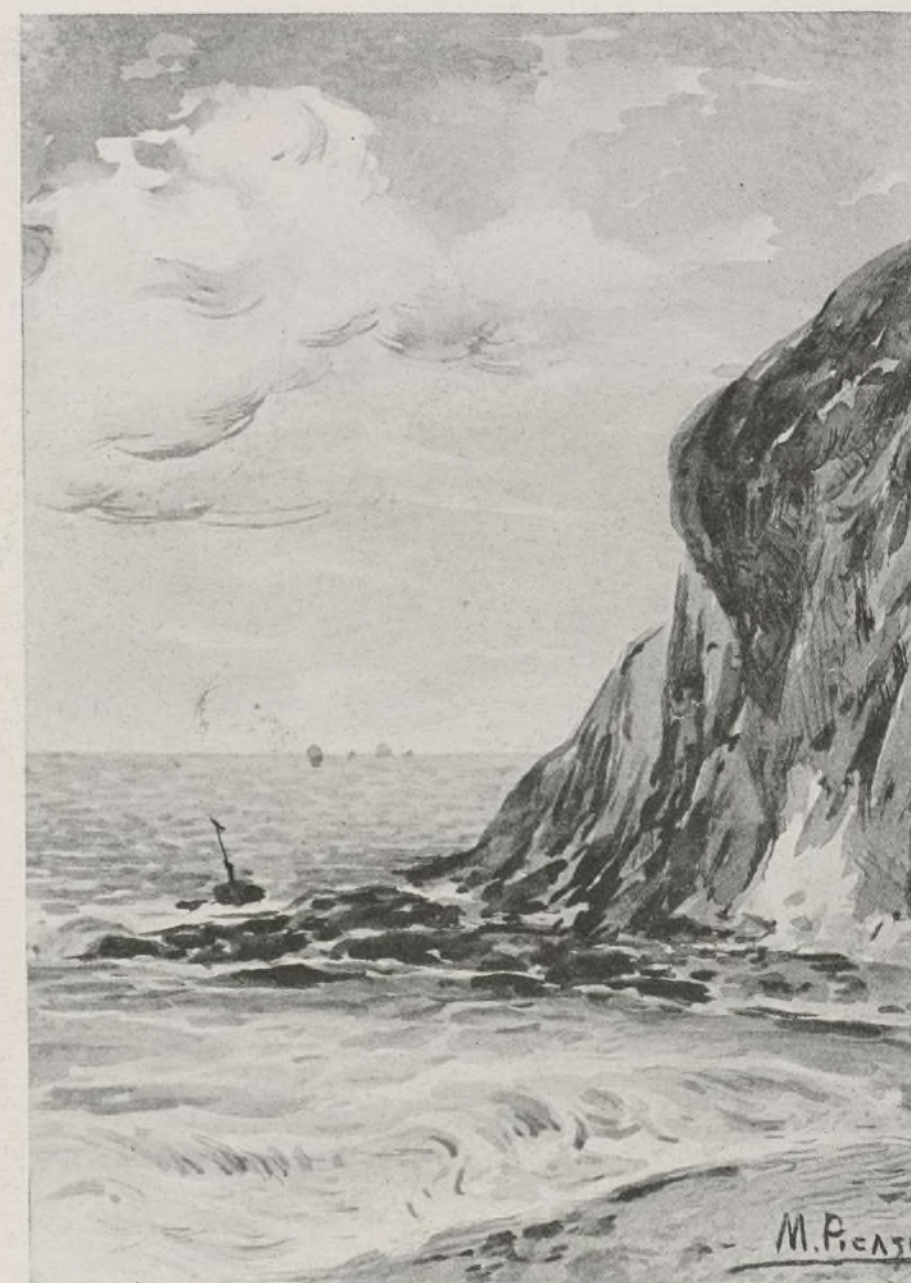
parences et une fluidité exceptionnelle.

Malgré tant de qualités, malgré une courageuse assiduité

au travail, MATHIS PICARD n'a pas encore rencontré, après

pas mal d'années d'effort, la bonne chance qui pousse subite-

ment un artiste en pleine lumière. Il a cela de commun avec





nombre de maîtres, pour qui la montée de la vie s'est montrée particulièrement âpre. Combien marchèrent leur route, qu'ils marquaient de chefs-d'œuvre, sans jamais soulever autour d'eux, parmi leurs contemporains, d'autres sentiments que des sentiments de parfaite indifférence? Combien, même, se virent dénier tout talent par ceux-là mêmes qui eussent paru qualifiés pour les comprendre, les apprécier, et les encourager?

Qu'importe? Ceux-là, en dépit de tous les obstacles ont accompli leur mission; ils ont produit pour l'avenir qui les a découverts; ils se sont révélés, *post mortem*, et on a payé à leur mémoire le tribut d'hommages qui leur était dû, alors, que de plus en plus, certains qui de leur vivant, avaient connu les lauriers complaisants et artificiels, s'enfoncent dans l'oubli, implacable correcteur de la médiocrité!

Je souhaite à MATHIS PICARD de ne pas attendre

jusqu'au soir de sa vie, pour récolter un peu de ce qu'il aura semé; mais qu'il continue, sans impatience, sans aigreur, à préparer sa moisson: elle sera abondante et belle. Il est impossible qu'un jour, il ne se trouve pas des gens de goût pour dire: « Mais, ce PICARD, il fait les fleurs comme personne ne les a faites avant lui: il en fait comprendre toute la beauté et tout le mystère. Et ses couchers de soleil! Est-il possible qu'avec de l'eau et de simples couleurs comme celles que l'on donne à un enfant — inoffensives, disent les petits carrés durs — on puisse allumer des incendies pareils dans le ciel, et coucher les nuages dans l'infini, sur des traînées de lave transparente? Et ces campagnes aux blés qui se balancent et ondulent comme des vagues d'or; et ces falaises aux lignes gigantesques, aux ossatures menaçantes, avec, au pied, la mer qui déferle, toute perlée d'écume; et ces arbres, aux bras d'athlète, qui abritent, sous l'ombre des frondaisons, tous les conservatoires des nids! »

Les gens de goût qui diront cela et d'autres choses encore en regardant les aquarelles de MATHIS PICARD, ne diront que la vérité, et ils aideront au succès d'un artiste à qui l'éloge est dû depuis longtemps.

Il est temps enfin qu'on rende justice à ce maître inconnu qui, depuis plus d'un quart de siècle, est sur la brèche, sans avoir rien demandé, et dont l'oubli, — qui lui fit de si belles heures de travail recueilli et fécond! — n'est dû qu'à une conception trop fière et trop haute de sa dignité d'artiste.

L. ROGER-MILÈS

